

CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, le 16 septembre 1850.

Monsieur le Rédacteur,

Déjà les journaux vous ont appris que la politique est en voyage... Paris n'est plus à Paris; c'est tout au plus si les épicuriers y sont encore, en compagnie des marchands de coco. Paris était, il y a quelques jours, à Wiesbaden; il était au lit de mort de Louis Philippe; il est à la suite de Louis Bonaparte; il est en Allemagne, en Suisse, en Italie, dans les Vosges, dans les Pyrénées. Que voulez-vous! la France incertaine de son plus prochain avenir semble vouloir s'étourdir sur les nouvelles épreuves qui l'attendent. Jamais les fêtes n'ont été plus nombreuses et plus entraînantes. Les voyages sont passés à l'ordre du jour, chacun en veut sa part, et tout le monde se trouve malade pour séjourner aux eaux. Eugène Sue lui-même, ce Sardanapale républicain, est en route pour Eaux-Bonnes; mais en arrivant il court le risque de loger à la belle étoile, car dès que le bruit s'est répandu que l'illustre et moral représentant socialiste devait arriver, tous les propriétaires de la ville et des environs se sont coalisés pour lui refuser tout logement. Force lui sera d'aller ailleurs.

Je viens de vous dire que Paris était naufragé dans un coin de l'Allemagne. Là se donnaient tacitement rendez-vous les opinions les plus diverses, les noms les moins harmonieux. On se regardait avec étonnement et l'on s'abordait avec surprise. C'était un tohu-bohu de tons, de notes plus ou moins fausses, de figures mieux ou plus mal plâtrées, et de sourires passablement étudiés. C'était de la comédie humaine pur sang comme jamais Molière n'inventa mieux! Mais au-dessus de toutes ces passions, de toutes ces rivalités et de toutes ces hypocrites démonstrations, il y avait la science étalant et apprenant dans le livre du malheur et de l'exil. Il y avait des millions de pèlerins attirés par le dévouement le plus sincère, par la foi la plus vive, et par une énergique fidélité. Plus de quarante mille romains, l'élite de la France, volaient auprès du dernier rejeton de l'antique famille royale. Tous les échos qui viennent d'Allemagne et qui ont traversé le Rhin sont parvenus jusqu'à nos oreilles; ils nous redisent cette bonté engageante, cette noblesse d'accueil, ces sentiments élevés que chaque parole, chaque geste de l'auguste exilé traduisent et expriment à ses nombreux visiteurs. Il y a loin de cette foule empressée assiégeant Wiesbaden au petit nombre de fidèles qui ont partagé la solitude du vieux château d'Holy Wood et de ce lui non moins solitaire de Troisdorf. Mais l'enfant de ces lieux sauvages est devenu homme; il a grandi malgré toutes les tempêtes qui l'ont assailli, et sur son noble et vaste front qui dépasse maintenant tous les autres fronts, la majesté du passé s'unite à l'espoir de l'avenir... Toute la France a été représentée auprès de celui que notre Chateaubriand saluait comme l'unique phare après nos terribles commotions sociales, et le comme bien-aimé de Dieu. Je sais, Monsieur, qu'au Canada vous n'aimez guère les Bourbons. Sans chercher à pénétrer les motifs qui ont pu faire naître cette antipathie pour une famille qui pendant plus de 800 ans a fait le bonheur et la gloire de la France, je me permettrai seulement de demander si la colonie est entièrement étrangère aux sentiments malveillants qui dominent chez vous sur cette question? Y a-t-il, dans ce parti-pris, une conviction ba-

sée sur des motifs qui ne soient pas mis en défaut par notre histoire politique, de puis 60 ans? Je laisse à tous ceux qui liront ces lignes le soin de répondre. Je me borne à une seule observation assez significative, c'est qu'en France, c'est la partie la plus religieuse, la plus saine, la plus illustre et la plus nationale qui est en faveur de la branche aînée de nos Rois. Il y a des exceptions, mais elles ne sont pas fréquentes.

Louis Philippe aux funérailles duquel se pressaient, il y a peu de jours, certains personnages orléanistes, a été un des plus acharnés défenseurs de l'université qui, par reconnaissance, a beaucoup contribué à renverser sa dynastie à l'aide de ces générations révolutionnaires, ennemies de tout pouvoir, qui ont été libérales contre la restauration, radicales contre la monarchie de juillet, aujourd'hui républicaines et socialistes contre la société. Soyez sûr que si la France devenait républicaine et qu'elle devint même socialiste, ils inventeraient quelque nouvelle utopie pour faire de l'opposition.

Louis Philippe dans l'exil a reconnu mais trop tard que l'éducation universitaire était la principale cause de nos perturbations politiques... Il est bien à craindre que tant que vivra la génération présente, il ne soit pas possible de rien fonder de durable, parce qu'il faut que ceux chez qui l'on fonde, soient préparés à l'idée de l'établissement. Or, qu'on a fait l'université, les écoles primaires, certains journaux et même certains parents! A peine nés, ils nous ont enseigné l'athéisme; ils nous ont nourris de sarcasmes contre tout pouvoir religieux ou temporel. On nous a enseigné à briser tout ce qui est haut, exalter tout ce qui est bas et vil. On a créé, pour ainsi dire, un esprit de révolte dans le cœur de la jeunesse; c'est ce qui rend insolubles les difficultés dans lesquelles nous nous débattions. Au fond du repos troupeur qui endort certaines classes de la société, brillonne un volcan prêt à faire éruption. Gare la débacle en 1852 si elle n'arrive pas avant! Et messieurs nos mandataires verront à quoi aura servi leur loi contre le suffrage universel et contre la presse.

La société du dix décembre fait les siennes. Après son retour de Lyon et Strasbourg, le président Louis Bonaparte croyait pouvoir jouir de quelques jours de repos; mais, sans lui donner le temps de reprendre haleine, ses chers amis lui ont crié: Marche!... marche!... comme Bossuet disait en parlant de la mort... Le lendemain de son retour à l'Élysée, il lui a fallu repartir; et voilà de nouveau la lutte qui recommence entre les *vive Napoléon!* et les *vive la république!* et voilà de nouveau les journaux de l'Élysée national gicflant les uns avec leurs acoustiques et leurs longue-vues, et les journaux de l'opposition, l'oreille appliquée au sol à l'instar des Sauvages, pour mieux entendre les autres. De là, les détails les plus pompeux, les plus ampoulés, les odyssees les plus sympathiques à la cause impériale, d'une part, avec les mille et mille cris de: *Vive Napoléon!* *Vive l'empereur!* *Vive le sauveur de la France!!!* et d'autre part, les compte-rendus les plus froids et les accueils les plus défavorables faits au président sont consignés dans les colonnes des journaux du tatar. Qui faut-il croire? Je ne suis pourtant pas myope, et cependant je ne peux rien démêler de tout ce gâchis, qui fait bien rire quelques jours, mais que l'on ne tarde pas à trouver bientôt insipide. Parvienne Louis Napoléon! on lui fait jouer un rôle bien ridicule; un saltimbanque n'en ferait pas autant! L'effet de ce voyage, comme résultat personnel, est totalement manqué, malgré les demandes d'augmentation de pouvoir et même

d'empire si crûment exprimées dans son discours de Cherbourg. Mais réjouissons-nous, le voyage n'est pas manqué pour la France, si puissamment et si glorieusement représenté à Cherbourg par le génie, les services éprouvés, le patriotisme et le désintéressement de notre marine. Avec du tonner et un bon commandement, nous pourrions conquérir le monde si nous voulions.

Il est des moments dans l'histoire des nations où la vérité devient l'intérêt de toutes les opinions. Ce moment tout le monde le désire et l'appelle de tous ses vœux. Nous savons combien la France est menacée par les dangers tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; nous connaissons les plus funestes et les plus dangereuses; nous nous appelons les promesses et toutes les espérances qu'on nous a prodiguées, et toujours nous avons été cruellement trompés. Quand sera-ce donc que le charlatanisme gouvernemental aura cessé de vivre? Certes, son trépas se fait bien attendre. Les belles paroles, les grandes phrases ont souvent été prononcées à tort et à travers; mais hélas! le vent les emportait toutes et c'est tout au plus si en passant elles produisaient un son plus ou moins harmonieux à l'oreille. Et de résultat, il n'y en a point en!

M. Lamarque marche d'apostrophe en apostrophe en erreurs. Appelé à présider la distribution des prix de l'école normale de Mecon, il a prononcé un de ces discours qui indignent la partie saine de la société. Les plus monstrueuses idées y sont exprimées comme des solutions légitimes et les traditions chrétiennes de notre pays outrageusement méprisées. Je ne suivrai pas le piège de l'indulgence toutes ses aberrations. S'il a la conscience de ce qu'il dit et de ce qu'il écrit, depuis trois ans surtout; si toutes ses paroles impies dont il est l'auteur sont le fruit de sa conviction, je m'incline tristement et je plains, oh oui! je plains bien sincèrement cette changeante nature qui le domine, et qui le pousse à profaner sa vieillesse par les plus lâches et les plus mesquines erreurs. Homme illustre par vos talents et par votre encore par vos vertus, lui dirais-je, si j'avais l'honneur de lui parler, eh quoi! vous si pieux, si vertueux pendant plus de trente années de votre vie; vous le chantre de notre religion sacrée, pourquoi avoir mis fin à votre gloire, à votre vraie popularité, pour vous lancer dans les noirs abîmes de l'impérialité et de l'impunité? Le mal que vous faites est immense, parce que votre parole est enchanteresse et votre plume séductrice. On se porte en foule pour entendre vos discours, on devore les ouvrages littéraires qui portent votre nom. Et parce qu'on connaît votre génie transcendante, on est promptement disposé à mettre vos pensées en action. Changeante intelligence, qui essayez de reconstruire en dehors de l'influence catholique l'ordre social ébranlé, ne vous retournez pas de toutes parts pour combattre le socialisme qui vous cause de si justes terreurs; le germe en est dans vos paroles, et ce germe, vous le savez bien, tombe dans une terre brûlante....

La grande comédie en trois actes représentée l'année passée à Paris sous le nom de: Congrès de la paix universelle, et qui s'est renouvelée à Francfort les derniers jours du mois passé, n'a malheureusement pas bien convenu aux goûts des acteurs de la dite pièce, car j'apprends à l'instant que deux d'entre eux viennent de se battre en duel à propos d'une simple discussion d'histoire. Que voulez-vous, nous sommes dans le siècle des beaux parleurs; on maçonne, on forge beaucoup de belles phrases, voilà tout. Demandez à ses gens le lendemain les paroles qu'ils ont prononcées la

veille, ils bâilleront et ne vous répondront pas. Complimentez-les de leurs bons sentiments en faveur des améliorations et du bien-être des classes ouvrières, ils hausseront les épaules de pitié... Oh! infâmes bavards, perroquets humains, que vous êtes admirables!...

Le lundi 2 septembre des messes aux quelles assistaient des foules de fervents chrétiens de toutes les classes de la société, ont été célébrées dans la chapelle des martyrs, dans l'ancien monastère des Carmes à Paris. Vous savez sans doute, qu'en ce lieu, furent massacrés le 2 septembre 1792 près de 300 prêtres et deux évêques, NN. SS. De La Rochefoucauld et Dulac archevêque d'Arles. On vous a sans doute dit qu'on montre encore la place où le magnanime prélat d'Arles fut martyrisé. On ne vous a pas laissé ignorer combien étaient flagrant encore, les traces de ces horribles forfaits qui ont converti notre nation de honte... C'est en mémoire de ces terribles massacres qu'ont eu lieu ces saintes cérémonies. Le soir il y eut un salut solennel suivi d'un discours par un orateur distingué de la capitale, et qui a fait un sublime éloge du courage et de la foi des illustres victimes sur le sang desquelles ses auditeurs marchaient... C'est qu'en effet sur les dalles, contre les murs et autour de l'autel vénérés on retrouve encore de larges traces du sang des victimes!

Les conciles provinciaux de France se continuent avec une admirable dignité et une profonde discipline. Trois provinces tiennent leurs dans ce moment; ce sont celles de la province de Toulouse dirigé par le vénérable archevêque de Toulouse; celle de la province de Sens et celui de la province d'Aix...

Et maintenant, tout va rentrer de nouveau dans le calme; Louis Bonaparte est rentré à l'Élysée, de bien mauvais humeur, il est vrai, et ne paraît pas disposé à en sortir de sitôt. Le comte de Chambord a quitté Wiesbaden. Louis Philippe repose en paix dans les caveaux d'une petite chapelle d'Angleterre. Tout va donc entrer dans le silence et la vie cachée. On passera quelque temps comme cela; les feuilles tomberont, les frimats reviendront, et nos représentants, qui sont si bien cachés je ne sais où, qu'on ne saurait les trouver, reviendront dans un mois à Paris, reprendre leurs places dans l'assemblée qui est destinée à voir encore bien des tumultes, bien des tempêtes et à entendre encore beaucoup de cris.

En quittant la France, tournons de suite nos regards vers l'infortuné Piémont. Contemplons avec douleur le spectacle qui nous est offert; voyons d'une part les temps oppressants et de l'autre les agueux opprimés. Les temps sont quelques avocats, sans méurs comme sans loi; les agueux des prélats, des prêtres, et des religieux à qui la force brutale est inconnue et qui n'ont à opposer à leurs farouches sicaires que la patience la plus admirable, et la résignation la plus parfaite. Mgr. Franzoni, surtout, s'élève à la hauteur des saints martyrs pour son inaltérable abréviation et son entier dévouement. Il endure sa captivité avec une sérénité angélique. Jusqu'à ce jour il n'a encore pu recevoir aucune visite; mais jamais une parole, jamais un geste d'impatience, jamais une marque d'ennemi ne sont venus altérer sa bienheureuse sérénité. La chambre du conseil, après avoir examiné de la manière la plus minutieuse les papiers de Mgr. Franzoni, a décidé qu'il n'y avait pas lieu à poursuivre; mais le ministère Siccardi veut absolument qu'on trouve quelques griefs, voire même qu'on en invente. Ce qui les fait rugir, c'est de voir une telle sérénité d'âme et une telle douceur dans les paroles du pré-

lat. Ils ne peuvent concevoir une telle tranquillité au milieu de tant de tribulations. Enfin pour vous prouver combien l'esprit de Satan a soufflé sur ce malheureux pays, je dois vous apprendre qu'on se dispose à ouvrir, à Turin même, un temple protestant et des écoles protestantes. On destine à cet usage le couvent des religieux capucins qu'on a pourchassés de la ville comme de misérables criminels. C'est l'introduction officielle du protestantisme dans ce royaume qui court à sa perte avec tant d'entraînement. Je conviens des Capucins du Mont, sur le Pô, qui couronnent de son blanc édifice une élévation pittoresque et verdoyante qui domine la ville, va leur être ravi et percé d'embrasures, entouré de bastions et érigé en forteresse. Qu'ils élèvent des bastions; qu'ils s'entourent de citadelles et de murs d'enceinte; qu'ils braquent les canons béantes de leurs canons pour intimider leurs anarchistes; mais je crains bien que tout cela ne les preserve pas de chûtes honteuses et humiliantes, quand l'heure de la justice de Dieu aura sonné. Quand on s'insurge contre Dieu et contre les devoirs les plus sacrés envers l'église, la vengeance divine qui s'est amorcée sur la tête d'une nation, éclate tout à coup et écrase tout ce qui se rencontre sur son passage. La chute de Louis Philippe est là pour prouver ce que j'avance. Lui aussi, ainsi que ses fidèles adulateurs, trop peu sûrs de la protection du ciel, ont englouti des milliards pour s'entourer de fortifications aussi bien à Paris qu'à Lyon; des milliers de canons ont été mis à l'arrêt; quelques vingtaines de régiments étaient là avec leurs bayonnettes pour les garder et les défendre; mais à un signal venu de la volonté toute puissante de Dieu, ces canons sont restés muets, ces forts ont été inutiles, ces soldats ont été les premiers à crier: *Vive la réforme!* Et honteux et flétri, Louis Philippe a été obligé d'aller demander l'hospitalité à nos voisins d'outre Manche. Quels enseignements dans la vie des empires! Qui peut répondre que le jeune roi Victor Emmanuel, qui assume sur sa tête une pareille responsabilité, ne sera pas un jour misérablement jeté à bas de son trône! Voilà, monsieur, le fruit des doctrines anti-religieuses et révolutionnaires.

Un spectacle admirable s'est produit et se produira dans la Grande-Bretagne; le mouvement catholique y fait de grands progrès. La cloche catholique retentit dans les airs; la foule se presse dans les petites églises qui de loin en loin semblent surgir du sol. L'antiquité des saints semble revenir à la vie catholique. Il y a loin du temps actuel à celui de Henri VIII et d'Élisabeth! Si la Reine Victoria est attachée à l'anglicanisme, elle n'en favorise pas moins tous les catholiques de la grande famille Romaine et apostolique. Il est décidé que Mgr. Wiseman évêque de Londres sera promu au cardinalat, et M. Talbot autre prêtre anglais, sera attachée à la maison de Saint-Père. Ces deux choix sont d'une haute portée religieuse, et décident une volonté grandement éclairée. C'est peut-être le premier article de la partie nouvelle qui doit réunir l'immense majorité du peuple anglais à l'universelle famille des enfants de Dieu. Alors le gouvernement Anglais changera sa politique; il restera toujours dans les grands sentiments de nationalité qui font sa force et sa prospérité; mais aussi il protégera le faible contre le fort; il abandonnera tous ses sentiments d'ambition. Il oubliera sa rivalité contre la France, et alors nous nous serrons la main avec une fraternelle franchise.

Dans toutes les autres puissances, le travail si consistant de reconstruction sociale poursuit

ESPÉRANCE.

ANDRÉ LE VOYAGEUR.

Sur les côtes du nord, près de la petite ville de Saint-O..., il existe une vaste bruyère qui domine l'Océan. Les d'uno triste verdure, les yeux vont chercher le flot qui se brise contre d'énormes rochers; mais le mouvement monotone des vagues lointaines, l'éclat passager de leur écume, le bruissement continu qui se répand dans l'espace, le développement des nuages à l'horizon, tout contribue à remplir l'âme de tristesse. La bruyère n'est point déserte, il y a quelques pauvres habitants qui y gardent leurs troupeaux; des pêcheurs plus pauvres encore, y viennent le soir étendre leur filets et se reposer des fatigues du jour.

Peut-être ces bonnes gens vivraient-ils heureux, s'ils ne passaient une partie de leur vie à s'occuper les occupations auxquelles ils se livrent: quant les barques rentrent chargées d'une pêche abondante, les bergers murmurent et oublient les orages; le temps des orages fait murmurer à leur tour les pêcheurs.

Un jeune homme, qui appartenait à une famille distinguée des environs, dirigeait souvent sa promenade vers la bruyère; sa présence y était vivement désirée, car il rendait moins inégales les chances de la fortune, on renouvelait souvent ses bienfaits.

Après avoir visité les pauvres habitants du

village voisin, on le voyait se promener longtemps sur le rivage, gravir les rochers, et suivre des yeux les voiles qui se perdaient dans le lointain. Un jour, la brise faisait frémir les vagues, le soleil, entouré de sombres nuages, les couvrait d'une lueur éclatante, et tout à coup une teinte grisâtre se répandait lentement sur les eaux; M. de L... fixait ses regards sur ce spectacle imposant, et semblait ne pouvoir en se détacher. Il était aisé de voir que son âme était vivement émue. Comme vous regardez la mer! lui dit un vieux berger qui conduisait ses troupeaux sur la bruyère. C'est ainsi que la regardait André. Voudriez-vous nous quitter? on le dit dans le village; on le dit, et l'on pense à votre mère. Ce n'est pas à moi à vous donner des conseils; mais il faut laisser parler les vieillards. A votre âge, vingt fois le désir m'a pris de m'embarquer; depuis, j'ai tant vu de voyageurs qui sont revenus moins contents que moi! Allez, allez, restez ici, ou du moins avant de vous décider, écoutez M. André; car moi, je ne puis rien vous dire, sinon qu'on n'est point trop malheureux sur cette bruyère; mais lui, il a voyagé; et Pon dit qu'il a éprouvé des chagrins, répliqua le jeune homme. On dit la vérité, répondit le pasteur.

Tenez, c'est l'heure à laquelle il vient ici ordinairement avant de retourner à sa ferme isolée qu'on voit à quelque distance du château, et je ne doute point qu'il ne réponde à vos questions sur ses voyages. Comme il achevait ces paroles, ils virent André s'avancant lentement sur le rivage, et il fut bientôt

près d'eux. Sa figure était grave, son extérieur simple; mais on s'apercevait aisément à ses traits et à son maintien qu'il était au-dessus des simples habitants de ce rivage. Il prit avec bonté la main du vieux berger et salua le jeune homme, qui le regardait avec une curiosité mêlée d'intérêt. M. André, lui dit Jacques, vous n'osez sans doute vous mettre en mer aujourd'hui, et vous avez raison; le ciel est chargé de brumes, le flot se lève en grondant, et les monnettes poussent des cris aigus. Je ne me suis jamais trompé à ces présages; avant la fin du jour, le vent d'est soufflera, et vous savez quels orages il amène; j'ai été plus d'une fois allumer des bruyères sur le sommet du grand rocher, qui semble élevé pour servir de fanal, et c'est alors que je me réjouissais de tenir à la terre, quoique ce fût par un bien petit espace.

Réjouissez-vous, Jacques, de n'avoir rien de la mer, et de ne garder que des pensées qui vous le rendent cher; nous n'avons le temps, nous autres, de nous attacher à aucun lieu; c'est pour cela que nous nous plaisons sur l'Océan. Il faut bien avoir un endroit de l'univers à aimer, et partant celui-là est le même, ajouta-t-il en montrant la mer. Eh bien! continua le berger, si vous ne faites point votre promenade accoutumée le long de la côte, il y a si longtemps que je voudrais entendre le récit de tout ce qui vous est arrivé pendant dix années d'absence! Aujourd'hui, M. André, ce n'est point la curiosité seule qui m'engage à vous demander ce que vous m'avez promis; vos discours pourraient être salutaires, si vous

vous rappelez ce qu'on m'a dit au village de la résolution de M. de L... Le marin s'excusa sur le peu d'intérêt que pouvait offrir ses voyages pour quiconque avait déjà lu; mais le jeune homme joignit ses instances à celles du vieux berger; alors André se décida à contenter leur désir en disant qu'il se regarderait comme trop heureux, si son exemple pouvait laisser quelque impression durable.

Je suis né dans un village à quelque distance de celui-ci; mon père est un honnête cultivateur des environs. Le pays qui nous entoure est moins triste que la côte, et l'on n'aperçoit la mer que dans l'éloignement; mais dès mon enfance, cette bruyère était le lieu de mes promenades; je n'étais jamais si heureux que quand je pouvais joindre mes joyeux compagnons, enfants des pêcheurs; alors nous courions au-devant de la vague qui s'éloignait vers le rivage, et souvent, plus rapide que nous, elle atteignait la plage où nous étions réfugiés.

Ma mère disait: André va trop souvent avec les enfants des pêcheurs; il fut convenu que l'on me conduirait à la ville de Saint-O... pour apprendre à lire chez un respectable ecclésiastique de nos parents, qui m'enseignerait aussi les éléments du calcul, et qu'ensuite mon père m'occuperait dans son utile profession, où il avait acquis une aisance qu'enviaient ses voisins.

Mon père m'envoya donc chez le curé de Ste.-Marenille, et il fut décidé que je resterais éloigné de ma famille pendant quelques années; je devais même la voir rarement. Les

premiers temps se passèrent pour moi dans le chagrin d'en être séparé, et pour elle dans l'espoir de me voir réussir. J'avais été confié à un homme excellent, qui vit avec plaisir s'embellir sa solitude. Éloigné des autres enfants, je pris ses goûts; et ses goûts étaient ceux de l'étude. Mais de trop bonne heure je conçus de nouvelles idées qui ne convenaient point à mon âge, et que chaque année devait accroître. Souvent éloigné de ma famille, je désirais moins mon retour chez mon père; la solitude me plaisait; j'aimais trop un monde imaginaire, et les leçons du bon Curé n'arrêtaient point assez mon imagination; j'étais avide de toute espèce de lecture, je m'instruisais trop peut-être pour l'état que me destinait mon père; son but fut manqué, car je souhaitais bientôt suivre une route opposée à celle qu'on m'indiquait.

L'existence solitaire du bon curé m'avait séduite, je l'aurais aimée; mais celui que je croyais heureux me raconta des choses qui firent changer ma pensée; il me dit que tout son bonheur venait de n'être plus jeune, et tout son espoir de ne point vivre trop vieux, si Dieu le permettait.

Ces discours fut étrange pour moi, car je n'avais vu que tranquillité dans sa solitude. Il me dit que je n'avais point lu dans son cœur; il me parlait si souvent avec émotion de la joie que mon père aurait de me revoir, que je le compris sans deviner ses maux... Il avait peut-être en un choix à faire, et le choix de la solitude était devenu pour lui une vertu.

Sans avoir beaucoup étudié mes connais-